

Le Journal des Amis des Musées de Bourges

Décembre 2022

N° 25 : La vie de l'Association : Voyages, Conférences, Ateliers

EDITORIAL

Vous l'aurez probablement noté : à l'annonce de la fermeture de tous les musées de Bourges, le 5 décembre 2022, comme par enchantement, toute la presse locale généraliste, écrite et parlée, semblait redécouvrir l'intérêt des musées, la richesse de ces établissements. A lui seul, ce phénomène de loupe médiatique pourrait suffire à justifier l'existence et la démarche de notre Association des Amis des Musées de Bourges.

J'ai bien peur, hélas, que cela ne suffise pas et que la tristesse de la situation ne condamne à jamais, nos chers musées. Mais ne tirons pas sur l'ambulance et gardons espoir...

Donc, subitement, à l'extérieur et au sein de l'association, nous avons eu droit à de nombreux débats sur le sujet, débats qui permettaient de découvrir l'abondance de l'offre muséale, donc indirectement de se poser la question : ne serait-t-on pas, à Bourges en train de se tirer une balle dans le pied avec ces fermetures ?

De toute façon il n'est plus temps de pleurer sur le lait renversé. Les projets de restructuration des musées doivent faire partie de nos options même si certains peuvent avoir des arrières pensées politiques que les décisions municipales actuelles liées aux économies de fonctionnement ne peuvent pas gommer.

De nombreuses villes, de grands musées parisiens ont fait le choix de la fermeture pendant le montage du nouveau projet...mais dans ces villes tous les musées ne sont pas fermés !! Alors soyons optimistes. Cela fait un bien fou et c'est tout ce qui nous reste avec notre vigilance accrue.

Le Président Jean-Claude Gartoux

Billet d'ambiance

La rentrée est déjà loin et nous allons revivre dans ce numéro les conférences et les voyages des derniers mois de la saison précédente, ce qui nous rappellera sans doute de très bons souvenirs et permettra aussi de découvrir des sites ou des personnages méconnus. Les paysages verdoyants du Kent, les musées et les sites de Bourgogne, Montargis et quelques expositions parisiennes apporteront du soleil et de la culture .

La rentrée, ce fut d'abord la Fête des associations le 11 septembre où nous bénéficions d'un emplacement quasi idéal près de l'entrée (14 adhésions nouvelles et des promesses pour les années futures), puis une réunion de présentation des programmes et d'accueil d'un grand nombre de nouveaux adhérents. Le dîner de rentrée, le 7 octobre à Favardines, fut précédé par la visite-découverte du Prieuré d'Allichamps en pleine restauration. Or ce même jour la Maison de la Culture avait programmé un superbe concert Mozart qui nous fit concurrence : l'une et l'autre manifestations furent parfaites et appréciées par ceux qui avaient fait leur choix.

Un numéro spécial consacré aux musées, pour connaître les raisons des fermetures et l'état des projets, s'est intercalé et a quelque peu retardé la sortie de ce n°25. Celui-ci n'en est que plus riche.

Bonne lecture et bonnes fêtes de Noël et de début d'année.

Pierrette Tisserand

SOMMAIRE

P1 : Editorial ; Billet d'ambiance

P2 : Peder Severin Krøyer, conférence

P3 : Louis Pasteur, conférence

P4 : Canaletto et Guardi, conférence

P5 : Montargis ; Un aperçu des techniques

P6 / 7 : Voyage en Bourgogne

P8 : Gaudi exposition

P9 : Pionnières, exposition

P10 / 11 : Voyage dans le Kent

P12 : Sens.

Peder Severin KRØYER, le peintre de l'heure bleue, par Karin de Cassini, le 4 mai 2022

Les Amis des musées étaient conviés à découvrir un peintre du Nord, peu connu mais dont la première exposition à Paris au musée Marmottant en juin 2021 a ravi les visiteurs.

Karin de Cassini ne se contenta pas de nous retracer la carrière de cet artiste d'origine norvégienne et danoise et de nous faire découvrir son œuvre, elle nous présenta toute une époque artistique, les influences, les amis, mais aussi de nombreux peintres français de la même période et bien sûr les conditions particulières de ce climat nordique.

Né en 1851, Krøyer suit des cours de dessin et de peinture, de style tout à fait académique. Il obtient ses premiers succès en exposant à Charlottenborg et en vendant plusieurs toiles à Heinrich Hirschsprung dont la riche collection est toujours conservée à Copenhague. Il décide d'aller se perfectionner quelques années à Paris où il va s'inscrire dans l'atelier de Léon Bonnat. Il fréquente un milieu artistique et intellectuel de pensée réaliste, au sein duquel Georges Brandes dénonçait les inégalités sociales. Il rencontre des artistes tels Léon-Germain Pelouse, dont la peinture rappelle celle de Corot, et obtient un réel succès avec ses scènes pittoresques (*Ouvriers sur un chemin rural*, *Sardinerie de Concarneau*). Il parfait sa formation en voyageant en Espagne et en Italie.



Il continue à exprimer ses sentiments mélancoliques à travers une peinture symboliste de plus en plus dépouillée qui frise l'abstraction. Les portraits d'enfants, peut-être inspirés par Manet, et surtout ceux de sa fille, qui n'aura que 14 ans lorsqu'il disparaîtra en 1909, montrent une grande délicatesse. Mary sa fille unique aura la mission de sauvegarder le patrimoine de son père. Elle a écrit sa biographie et fut à l'origine du musée qui abrite la plus grande partie de ses œuvres.



Il obtient ses premiers succès en exposant à Charlottenborg et en vendant plusieurs toiles à Heinrich Hirschsprung dont la riche collection est toujours conservée à Copenhague.

Il décide d'aller se perfectionner quelques années à Paris où il va s'inscrire dans l'atelier de Léon Bonnat. Il fréquente un milieu artistique et intellectuel de pensée réaliste, au sein duquel Georges Brandes dénonçait les inégalités sociales. Il rencontre des artistes tels Léon-Germain Pelouse, dont la peinture rappelle celle de Corot, et obtient un réel succès avec ses scènes pittoresques (*Ouvriers sur un chemin rural*, *Sardinerie de Concarneau*). Il parfait sa formation en voyageant en Espagne et en Italie.



Puis il revient au Danemark. Il a une trentaine d'années, obtient des commandes et découvre le village de pêcheurs de Skagen fréquenté par des peintres qui se rencontrent dans de belles soirées d'été à l'auberge Bondrum. La tradition voulait que ces peintres, qui peignaient en plein air comme les impressionnistes,

Anna Ancher intérieur

commentent et critiquent leurs œuvres respectives en fin de journée dans l'auberge : un bon exercice dont chacun profite. Les autres peintres de l'Ecole de Skagen ne sont pas dépourvus de talent et la seule femme du groupe Anna Ancher fille de l'aubergiste et épouse de Michel Ancher, peint de nombreuses scènes d'intérieur avec un œil très moderne, une mise en scène à la fois dépouillée et suggestive, sobre et pleine d'intelligence.

Krøyer quant à lui, va peindre les scènes qu'il contemple sur le port et les plages, à cette heure si particulière du crépuscule et de ces nuits encore lumineuses où la lune ressemble à un soleil voilé. Un des tableaux que possède le musée d'Orsay montre bien cette lune illuminant une mer



d'huile avec un bateau de pêche et une raie échouée. Et on note la ressemblance avec le peintre espagnol Joaquim Sorolla, qui peint à la même période.

Puis les sujets se succèdent, joyeuses réunions familiales ou amicales, scènes de pêche, de départ ou de débarquement des bateaux,

promenades romantiques sur la plage notamment de son épouse, autoportraits. Tout en devenant peintre officiel et mondain, (il va notamment peindre Pasteur au milieu de scientifiques),

il continue à exprimer ses sentiments mélancoliques à travers une peinture symboliste de plus en plus dépouillée qui frise l'abstraction.



Les portraits d'enfants, peut-être inspirés par Manet, et surtout ceux de sa fille, qui n'aura que 14 ans lorsqu'il disparaîtra en 1909, montrent une grande délicatesse. Mary sa fille unique aura la mission de sauvegarder le patrimoine de son père. Elle a écrit sa biographie et fut à l'origine du musée qui abrite la plus grande partie de ses œuvres.

P. T-S



Pasteur et les Beaux-Arts, par Annick Perrot, le 18 mai 2022

Le titre de la conférence donnée le 18 mai 2022 par Annick Perrot, Conservatrice honoraire du musée Pasteur, ne laisse pas d'interpeller. Ce génie scientifique, bienfaiteur de l'humanité mondialement connu et reconnu, serait-il un artiste ignoré ? Ou bien, au cours de sa vie, aurait-il montré un goût prononcé pour les Beaux-Arts ? Ou encore, homme illustre à la destinée hors du commun, aurait-il inspiré les artistes de son temps ? C'est successivement dans ces trois directions que nous entraîne la conférencière.

Chacun sait que les dons de la nature sont très inégalement répartis. Alors que certaines personnes semblent avoir été oubliées, d'autres ont plus d'une corde à leur arc et c'est un pastelliste de talent que l'auditoire a pu découvrir en la personne de Louis Pasteur (1822-1895). Pré-adolescent, il



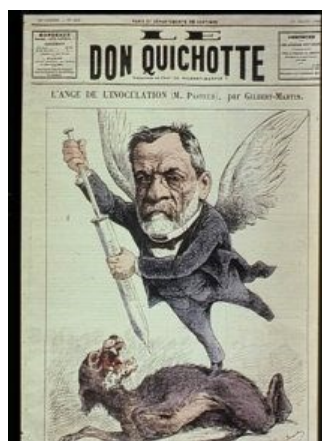
commence par imiter, Gros (*Napoléon sur le pont d'Eylau*), Ingres (*Etude de jeune fille*), mais passe rapidement au portrait d'après nature dans lequel il s'épanouit. A 13 ans il <— représente sa mère puis toutes les personnes de son entourage : famille, condisciples. Ayant acquis une certaine réputation artistique dans sa ville de Dole, il portraiture les

notables, des figures du lieu tel le tonnelier Gaidot. Ses dons – hérités très certainement de son père – sont remarqués en 1839 par un de ses professeurs du Collège Royal de Besançon, qui avait eu précédemment Courbet comme élève. Dans la discipline du pastel qui n'admet pas de repentir, on loue le réalisme, l'humanité de sa production, quelquefois inégale. Il sait cependant saisir une personnalité, une expression fugace, le velouté de l'épiderme, la délicatesse de la dentelle ou de la fourrure. Il fait montre d'une observation aiguë, d'intuition et d'imagination, qualités également prisées dans le domaine de la recherche scientifique. Il s'intéressera un temps à la lithographie. On dit que l'image inversée propre à cette technique lui aurait inspiré la découverte, révolutionnaire à son époque, de la dissymétrie moléculaire relative aux cristaux de paratartrate. En hommage à un talent peu connu, en 1912, un gendre de Louis Pasteur fera publier un grand album d'une centaine d'œuvres. De nos jours, un certain nombre de pastels figurent encore dans les collections privées des familles qui en ont hérité.

Dès la fin de ses Humanités et son admission à l'E.N.S., Pasteur cessera toute production artistique, se consacrant dorénavant à la physique et à la chimie. Il ne l'oubliera cependant pas tout à fait lorsqu'il acceptera de Napoléon III la

chaire de « géologie physique et chimie appliquée aux Beaux-Arts » à l'école éponyme. Il y expose ses idées sur la conservation des peintures. Il y analyse les processus de fixation, les liants, la stabilité des couleurs, l'obscurcissement des vernis. Il prône la nécessité d'associer la science à l'art. Son vœu se réalisera en 1931 par la création du laboratoire du Louvre.

Révolutionnaire en science, Pasteur ne l'était guère en art. Il reste amateur mais, à l'instar de ses propres portraits, seule une représentation bien ancrée dans la réalité lui convient. En voyage, il visite les musées d'art. Il aime les artistes, les fréquente (Léon Bonnat, Jean-Jacques Henner, Paul Dubois), les promeut à l'occasion mais il ne sort pas du cercle fermé de l'académisme, ignorant volontairement les grands courants novateurs comme l'Impressionnisme.



Par ailleurs, Louis Pasteur passe pour être le scientifique le plus représenté par les artistes du XIXe siècle. Dans *Le Don Quichotte* du 13 mars 1886, Gilbert-Martin le caricature en « ange de l'inoculation ». Son jubilé, célébré avec faste par les délégations du monde entier dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne

sera immortalisé notamment par une huile de Jean-André Rixens ou une gravure de Laurent Gsell destinée à *L'Univers illustré*. En 1886, Léon Bonnat, dans une pose convenue, fait son portrait en pied en compagnie de sa petite-fille Camille. En 1888, on le reconnaît parmi le *Comité pour l'exposition d'art français à Copenhague* par Krøyer. Le plus connu est peut-être le tableau d'Edelfelt qui le met en scène dans son laboratoire de l'E.N.S. rue d'Ulm.



Sous l'austérité affichée de l'immense savant, adulé à juste titre du monde entier, Annick Perrot nous a fait découvrir la sensibilité et l'humanité de l'artiste qui s'est un temps exprimé en lui et ne l'a en réalité jamais quitté.

Hélène Gravelet

Suggestion de lecture : *Pasteur. L'homme et le savant*. Annick Perrot et Maxime Schwartz. Editions Taillandier.

Canaletto et Guardi, les deux amoureux de Venise au XVIII^{ème} siècle Conférence de Marzia Fiorito-Biche, le 2 juin 2022

Que Venise ait inspiré les peintres est une évidence et qu'elle ait donné naissance à des génies est une autre évidence. Les nombreux bâtiments, les reflets miroitants de la lagune, les petits métiers et l'animation, les fêtes resplendissantes, la misère aussi ou la langueur moite, sont d'inépuisables sources d'inspiration. La présentation successive de ces deux grands génies amoureux de Venise qu'étaient Canaletto et Francesco Guardi était passionnante, et nous a permis de comparer leurs « vedute » et leurs « caprices ».

Canaletto a vécu de 1697 à 1768, une époque où la Sérénissime se meurt lentement et jette ses derniers feux. Canaletto va immortaliser et multiplier les vues de Venise,



dans des « vedute », des paysages et des scènes ayant des décors naturels. Sa technique doit beaucoup à Caspar Van Wittel,

peintre néerlandais formé à l'observation analytique et à la transcription exacte du détail, qui introduisit en Italie la « camera oscura » en permettant de représenter de façon minutieuse les proportions d'un bâtiment par un système de miroirs projetant une image à l'envers.

Canaletto qui avait travaillé avec son père aux décors de théâtre et qui connaissait bien les trompe-l'œil fit un grand usage de la camera

Canaletto le Grand Canal et la Salute

oscura pour élargir son champ de vision en juxtaposant plusieurs angles de vue.



Ses tableaux, d'une grande précision en apparence mais

donnant des panoramas parfois difficiles à vérifier en réalité, étaient très prisés par les visiteurs et les cours étrangères et de nombreuses œuvres sont détenues à Londres dans les collections royales ou à Madrid.

Le Grand Canal et la Place Saint-Marc seront sans cesse peints, à tout moment de la journée et en toute saison, mais aussi lors de grandes festivités comme le mariage du Doge et de la Mer. Le tableau de la Place vue des

portiques ouest fait appel à une véritable mise en scène à travers un des arcs du portique.

Canaletto eut des élèves et en particulier son neveu Bernardo Bellotto (1721-1778) qui prendra le nom de sa mère et de son oncle lorsqu'il se rendra à Dresde et à Varsovie pour être mieux connu. Ses toiles, réalisées grâce à la même technique, ont souvent aidé à reconstruire les quartiers détruits de Dresde et de Varsovie après la dernière guerre.

Guardi Pointe de la douane et Salute 1770



Francesco Guardi (1712-1793) fut aussi formé par Canaletto dont il prit la technique des vedute, mais sa touche est plus légère, plus subtile, plus sensible presque

sensuelle. Il montre l'état mélancolique de Venise et s'attache un peu plus aux petits métiers et aux quartiers. La lumière particulière de cette ville baignée par la lagune lui offre des possibilités de nuances qui caractérisent son style. La comparaison de tableaux peints sous le même angle de vue montre bien cette différence dans le traitement, plus « léché » de Canaletto et plus libre de Guardi.

L'un et l'autre se sont également adonnés au genre des caprices, qui fait représenter un paysage dans un décor totalement inventé, de ruines, qui prend donc une tournure assez romantique.

Après la disparition de Canaletto, Guardi triompha et reçut beaucoup de commandes, pour des œuvres de paysages mais aussi pour immortaliser des fêtes, tel le Carnaval ou des manifestations religieuses.



Guardi reste cependant moins connu que Canaletto bien qu'il ait inspiré de nombreux héritiers pour la peinture de paysages, tels Joseph-William Turner et John Constable puis Hubert Robert et Claude Monet.

P. T-S

Montargis, le 2 juin 2022

Notre halte, dans cette cité que l'on surnomme « Venise du Gâtinais », fut bien calme. Le nom de Montargis remonte à la conquête romaine mais la ville existait déjà à la période galloise.

Elle connut les affres de la guerre de Cent ans et opposa une résistance farouche aux Anglais dont le camp fut inondé par la rupture volontaire des digues de nombreux étangs. En récompense, le roi Charles VII accorda à la ville de nombreux privilèges qui subsistèrent longtemps.



Le tour de ville nous fit enjamber de nombreux ponts, au-dessus du Loing et du canal de Briare qui entourent la ville et qui sont reliés par plusieurs canaux secondaires, ce qui offre de jolis points de vue d'une grande poésie.

Nous visitâmes l'Eglise Sainte Madeleine, la patronne de la ville, qui date des XII^e, XV^e et XVI^e siècles et seconde moitié du XVII^e siècle et qui fut restaurée et complétée sous la direction

d'un disciple d'Eugène Viollet-le-Duc à partir de 1863. C'est d'ailleurs de cette époque que datent le chœur entièrement refait ainsi que les vitraux dont un unique en France qui — montre la conversion au christianisme de Japonais. Il y a évidemment Jeanne d'Arc ainsi que le *chien de Montargis* qui vengea son maître en prenant l'assassin de celui-ci à la gorge. Ces vitraux sont dus à



l'atelier tourangeau Lobin.

Dans nos déambulations, nous croisâmes un groupe de touristes chinois, occasion pour le guide de nous indiquer que Montargis pourrait être considérée comme le berceau de la révolution chinoise, car une importante communauté chinoise vivait à Montargis et travaillait dans des usines Hutchinson au début du XX^e siècle : Deng Xiaoping et Chou Enlai y furent lycéens et y travaillèrent. Ils découvrirent aussi le marxisme et forgèrent des idées novatrices qu'ils rapportèrent dans leur pays. On nous dit que les Chinois connaissent autant Montargis que Paris lorsque l'on évoque la France !

Et la journée se termina par la visite du Musée Girodet, qui doit son nom au peintre Anne-Louis (1767-1824) originaire de la ville qui possède beaucoup de ses œuvres léguées par les héritiers de Girodet et du sculpteur Henry de Triqueti qui supervisa la construction du musée initial et veilla au respect des accrochages. Le musée a rouvert depuis deux ans après une longue fermeture pour travaux qui fut encore allongée par la



crue exceptionnelle du Loing en 2016 qui endommagea les collections pourtant mises à l'abri ainsi que le chantier du musée en restauration. Le résultat de la restructuration est très agréable, un bâtiment lumineux, un parcours clair, une muséographie bien indiquée. Les œuvres exposées sont très intéressantes et nous avons en particulier apprécié

les tableaux de Anne-Louis Girodet-Trioson ainsi qu'un magnifique *Saint Jérôme* de Zurbaran.

Pour achever une journée bien remplie; quelques dégustations de chocolats, à défaut des célèbres pralines, furent bienvenues.

P.T-S



Benoît-Agnès Trioson par Girodet

Les Techniques de l'art

Nous inaugurerons une nouvelle rubrique qui va se poursuivre de numéro en numéro : de petits articles simples tenteront d'expliquer les techniques un peu complexes que maîtrisent les artistes. Nous avons tous entendu, lors des conférences ou des visites d'expositions, certains termes qui sont devenus familiers mais que nous aurions un peu de mal à expliquer facilement. Certains articles paraîtront peut-être un peu superflus à quelques-uns, d'autres seront un peu plus arides, mais jamais abscons. Nous nous efforcerons chaque fois de les illustrer en choisissant prioritairement des œuvres de nos musées berruyers ou en vous faisant découvrir des œuvres peu connues.

Pour commencer le plus simple, **le dessin**. Depuis les dessins pariétaux jusqu'aux dessins humoristiques ou aux planches de BD ou de publicité, le dessin est universel et de tous les temps : Chine, Japon, Tassili, Europe... Les supports, les matériaux (fusain, sanguine, encre de Chine, etc..) ainsi que les collections les plus prestigieuses seront abordés.

Nous verrons ensuite les peintures (fresques, peinture à tempera, peinture à l'huile, aquarelle, gouache, acrylique, les différents pigments, les pastels, les différents genres académiques classant les peintures), les techniques de reproduction, les sculptures (avec les matériaux, les outils et les nombreuses techniques telles la ronde-bosse, le haut relief, la fonte à la cire perdue, etc...), la mosaïque, les vitraux, la tapisserie. Ceci nous demandera au moins une dizaine de petits articles. Et il y aura encore d'autres sujets, si cela vous convient, sur l'ébénisterie, l'orfèvrerie, et pourquoi pas sur l'architecture.

Le voyage en Bourgogne : un bon cru... (mai 2022)

Oui, ce matin-là, Jean Ferrat aurait (presque) pu chanter : « Et pourtant, que la campagne est belle... ». Et avec lui, les Amis des Musées de Bourges, qui avaient pris la direction de la Bourgogne. Oui, car le soleil les accompagnait déjà en ce début de voyage... Oui, même s'il n'était pas encore sept heures du matin... mais, dans le bus, les regards étaient bien éveillés pour admirer le ciel bien bleu et les champs (encore) bien verts... Au passage, une révérence pour Vézelay. Et l'on arrivait à Semur-en-Auxois. Fortifications, vieilles demeures, rues pittoresques : une très bonne entrée apéritive à ce régal bourguignon qui attendait l'appétit de nos Berrichons.



Pour l'après-midi, vêpres touristiques à Fontenay. Ou, plutôt, grand messe cistercienne dans un large décor architectural qui a fondé la réforme de Saint Bernard. Mais, dans le Cher, l'art cistercien, on connaît... Et, bien sûr, plus d'un visiteur compara Fontenay avec Noirlac. A dire vrai, Fontenay est d'un tout autre format, d'une tout autre ambition, d'une tout autre richesse... Mais quelques-uns évoquèrent une rigueur et une fidélité qui sont l'apanage de Noirlac.



Transports moins spirituels pour gagner Dijon et prendre une nuit de repos bien méritée. Le lendemain matin, première découverte de la ville.



Dijon, ville d'art et d'histoire ? Sa moutarde, son chanoine et son apéritif, ses vins, sa crème de cassis et sa gastronomie, ses monuments, (apprenez la différence entre

oriel et échauguette !) ses Ducs et son histoire. Bref, le menu y est tout simplement pantagruélique. Il comprend même, en guise de dessert !, quelques toits en tuiles vernissées, comme à Beaune ! Et allez donc vous y retrouver parmi tous ces Ducs – dont au moins un, le dernier, a mal fini... trop... téméraire (facile !)-. Mais la capitale de la Bourgogne a tout naturellement accueilli les résidences, souvent les palais, de tous les proches du pouvoir (cent vingt hôtels particuliers !). Ce qui veut dire la richesse architecturale de la ville autour du palais du Duc. Une richesse bien assaisonnée par le savoir-dire et le savoir-faire des deux guides.

Plus imprévues, par contre, la variété et l'importance des rues piétonnes dont la largeur permet la mise en place fréquente de terrasses où le beau temps fait fleurir un nombreux public. D'où l'impression d'une ville très vivante. Suivit une après-midi plus paisible, aux frontières de la ville, avec la visite de la Chartreuse de Champmol, nécropole des Ducs de Bourgogne et haut lieu de la sculpture de la fin du Moyen-Âge avec les chefs d'œuvre de Claus Sluter... Une admirable illustration des liens établis en ces temps anciens entre la Bourgogne et les Pays pas si Bas qu'on le dit...



Le jeudi, tout sur les ducs (ou presque), leur palais et le musée qui y a été aménagé... Sûrement un des plus riches de France. Là encore un atout maître : les liens avec Flamands et Hollandais qui enserment un bel assortiment de primitifs.

Mais nos Amis des Musées de Bourges auront été très sensibles à la riche diversité d'un autre musée, consacré, lui, à la vie bourguignonne. Un musée de choses anciennes très vivantes et riche de comparaisons que l'on pouvait faire avec un autre passé rural : celui du Berry... Précisons tout de même que dans cette capitale de la gastronomie, les étapes dans les restaurants auront été particulièrement riches et qu'on n'oubliera pas le déjeuner dans la pittoresque maison Milliere, une étape à ne pas manquer sur le Chemin de la Chouette...
.../...



.../... Bourgogne (Suite)



Le lendemain, prêts à rapporter une bonne bouteille de souvenirs, on va à Beaune... Et bien sûr, d'abord, portes ouvertes sous les toits polychromes de l'hospice... Fondé au XVème siècle, il offre d'abord une vue très...hospitalière ... sur une salle des malades, dont les lits vous tendent les draps. Mais la grande vedette de cet hospice se porte très bien : c'est évidemment le grandissime *Jugement dernier*, de Rogier van der Weiden (Roger de la

Pasture, en bon français...). Une promenade amusante dans la petite ville, un excellent déjeuner et on rend visite à la cave d'un viticulteur de Vosne-Romanée. D'où beaucoup sont repartis avec de lourdes charges... vite entreposées dans le bus.

Un ultime et excellent dîner suivi, pour certains, d'une promenade digestive à la nouvelle Cité Internationale de la Gastronomie.



Départ le lendemain matin en direction de Bourges. Avec deux très agréables étapes : dans le joli village de Flavigny avec, sous l'église, une magnifique crypte où une Amie des Musées fut une souriante statue... plutôt inattendue.

Et une visite sur les traces de Mme de Sévigné dans le joli château d'Époisses. Et on repartit avec un fromage dans son sac. Arrivée à Bourges à l'heure prévue avec un ultime merci à notre souriant chauffeur... Et une bonne cuvée de souvenirs... A la bonne vôtre...



Pierre Maillard

Photos de Philippe Le Duc

Antoni Gaudi Exposition au Musée d'Orsay – 21 avril 2022



Dans la mémoire collective, Antoni Gaudi (1852-1926) est indissociable de la *Sagrada Família*, monument emblématique de Barcelone s'il en est. L'exposition du musée d'Orsay – la première organisée à Paris depuis un demi-siècle – permet d'avoir une vision plus générale, de mieux cerner cet architecte atypique, de remonter aux sources de son inspiration et de déambuler à la recherche d'une casa, d'un parc, d'une fontaine...

Le visiteur accompagne tout d'abord Gaudi étudiant. Les cours d'architecture dispensés à cette époque sont concentrés dans les sujets de fin d'étude présentés : un embarcadère ou un amphithéâtre universitaire. Ils relèvent tous d'une harmonie géométrique travaillée avec beaucoup de minutie et de soin. Par comparaison, ils amènent à prendre la mesure de l'apport personnel de l'architecte nouvellement diplômé qui rompt avec tout ce qui se faisait précédemment. Cette fracture semble s'être produite alors qu'il travaillait à la restauration du monastère de Monserat, dans un environnement minéral d'orgues naturels dont il s'inspi-



Casa Battló

ra. S'instaure alors un mimétisme avec le paysage, un dialogue permanent entre l'intérieur et l'extérieur, dans la plus grande liberté. Tout au long de sa carrière Gaudi donne libre cours à son imagination débridée. Appartenant un temps à la mouvance du *Modernisme catalan*, lui-même dans la lignée de l'*Art nouveau*, il aura un parcours singulier. Il aspire à un art total, concevant tout jusque dans les moindres détails. Il ne s'interdit rien. Il privilégie l'asymétrie, les courbes, les diagonales, la profondeur, maîtrise la lumière, les couleurs, hybride les matériaux, bois et métal, cuir de Cordoue, azulejos...

Il bénéficie grandement d'une période unique dans l'histoire de Barcelone qu'il ne quittera pratiquement pas. Dans ce grand port prospère qui vit une expansion inédite et voit affluer les richesses du monde entier, se constitue une classe de grands bourgeois aspirant à

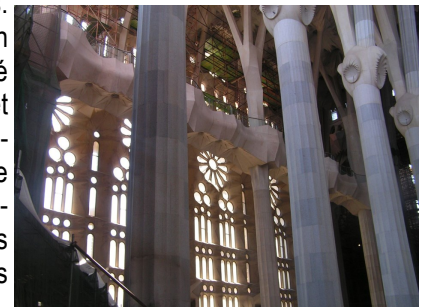


Casa Milà

devenir les nouveaux seigneurs de la Catalogne. Chacun affiche sa réussite dans des constructions de prestige qui s'ajoutent aux commandes publiques d'une cité en effervescence. Ainsi l'industriel Eusebi Güel donne-t-il à Gaudi les moyens de déployer tout son talent. Il l'introduit également dans le cercle fermé de ces nouveaux riches, avides de reconnaissance au travers d'une monumentalité et d'une ostentation orgueilleuses. Il conçoit pour eux une *finca* (à la campagne), une *casa* (en ville) ou encore un parc. Le visiteur peut voir les photographies grand format des façades les plus remarquables : la *casa Vicens* en dominante de vert, avec ses ornements floraux, ses mosaïques, ses ferronneries ; la *casa Calvet*, la *casa Milà* ou encore la *casa Battló*, une des plus originales avec ses balcons-masques et ses colonnes-ossements ! Ce « mauvais goût » était, nous dit-on, pleinement assumé par l'architecte. Certaines pièces de mobilier sont également exposées : salons en cuir polychrome ou stylisés en chêne poli, coiffeuse asymétrique ...



La fin du parcours fait la part belle au grand œuvre de Gaudi, la *Sagrada Família*. Cette réalisation hors normes résulte à la fois de l'inspiration puisée dans la nature, du mysticisme de l'architecte et de sa colossale ambition de surpasser les bâtisseurs des cathédrales gothiques. L'élément fondamental en est le pilier qui, multiplié presque à l'infini, permet de se passer de contreforts et de mettre en place une forêt de colonnes inclinées dont les ramifications rappellent celles des arbres. De nombreux artisans sont appelés à sublimer les matériaux catalans traditionnels : pierre, tuiles, verre, céramiques peintes et vernissées ... Si l'atelier de Gaudi a brûlé pendant la guerre civile, l'exposition tente une approche de reconstitution en rassemblant plusieurs dispositifs ingénieux mis au point par l'architecte, quelques plans, des moulages, des vitraux ...



En construction depuis plus d'un siècle, ce « temple expiatoire de la Sainte Famille » n'est toujours pas achevé mais a pu bénéficier du concours de sept architectes successifs qui travaillent encore dans l'esprit du maître. La corde chauvine des habitants du Cher a vibré le 8 décembre 2021 lorsque l'étoile lumineuse d'acier et de verre fabriquée à St Amand-Montrond a été hissée à 138m de hauteur au sommet de la plus haute tour, juste à l'aplomb du tombeau de Gaudi dans la crypte de son chef-d'œuvre.

L'architecture de ce grand novateur n'a cessé de susciter les adjectifs les plus variés. Dubitatifs ou admiratifs, ils font écho à la perplexité des professeurs d'Antoni Gaudi, hésitant déjà entre folie ou génie capable de relever tous les défis.

H. G.

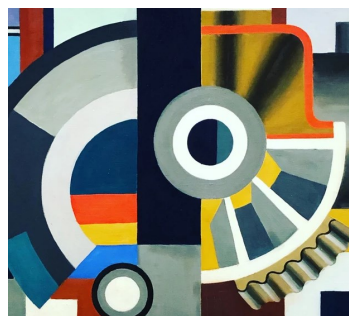
Pionnières -- Musée du Luxembourg -- 21 avril 2022

L'exposition s'intéresse à une époque charnière où, par la force de l'Histoire – la première guerre mondiale-- les femmes commencent à changer de statut. Dès l'abord, un film d'époque les montre au travail dans de nombreuses tâches jusqu'alors réservées aux hommes. Des artistes, souvent aisées, vont profiter de cette impulsion pour gagner leur place dans un monde qui ne les tolérait qu'à la marge, leur interdisait l'entrée dans les académies et les reléguait dans la nature morte ou le portrait. Le musée du Luxembourg en a choisi une quarantaine, connues du grand public ou inconnues, majoritairement européennes mais pas uniquement.

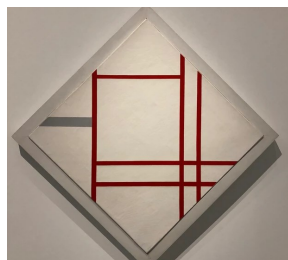
C'est un tableau provocateur de Marevna *La Mort et la femme* qui accueille le visiteur. Il synthétise assez bien cette période de grands bouleversements : l'avant-garde dans la mise en œuvre cubiste, le rôle primordial joué par la guerre et son absurdité représentées par un soldat en uniforme d'apparat, mais à tête de mort et aux multiples mutilations, vision d'apocalypse qui va de pair avec le refus d'idéaliser comme par le passé le personnage féminin qui se tient à ses côtés, protégé par un masque à gaz et que ses bas résilles désignent comme une prostituée.



L'exposition aborde plusieurs thématiques. Les artistes entrepreneures sont tout d'abord mises à l'honneur. Ces femmes qui vivaient de leur travail appartenaient au monde de la mode, du cinéma comme Germaine Dulac, de la scène en général où elles s'impliquaient, entre autres, dans la conception des décors et des costumes. Elles étaient particulièrement



nombreuses dans les arts appliqués et leur transdisciplinarité. Celles qui s'adonnent aux arts plus traditionnels de la peinture et de la sculpture, choisissent de s'exprimer dans des mouvements nouveaux, sans référence au



rouge et gris de la Britannique Marlow Moss, quelques années en avance sur Mondrian.



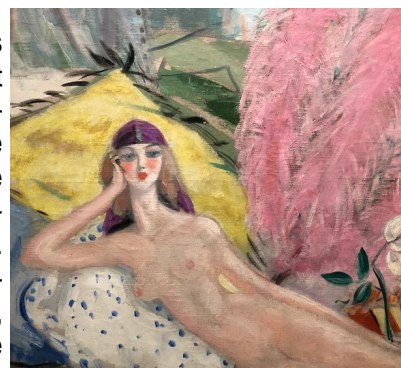
Lorsque les femmes se représentent elles-mêmes ou peignent leurs semblables, c'est avec un regard nouveau. Elles sont montrées, notamment par Suzanne Valadon, dans leur réalité du XXe siècle et non comme des icônes, des

idéalisations de la tradition masculine. La Polonaise Mela Muter travaille dans le sens d'une esthétique réaliste. Les *Maternités* de Marie Blanchard, aux volumes expressionnistes rigides sont pesants, les visages fatigués. On apprécie aussi la statuare fusionnelle en bronze de Chana Orloff, *Moi et mon fils*.



Une salle est consacrée aux différents types de relations féminines, jusqu'à l'homosexualité. Sont citées plusieurs de ces amitiés particulières revendiquées publiquement et l'on peut voir les tableaux réalisés « entre amies », par Tamara de Lempicka par exemple.

Certaines femmes artistes apparaissent comme des pionnières de la diversité en choisissant de représenter les différences aux autres. Dans une ode à l'harmonie universelle, Juliette Roche brosse une grande fresque où se mêlent toutes les couleurs de peau, non sans quelques clins d'œil malicieux aux impressionnistes et à Matisse.



Ce sujet des femmes pionnières aurait sans doute mérité une exposition de plus grande envergure mais, les œuvres présentées ayant souvent une audience confidentielle, on ne peut que se féliciter de l'initiative du musée du Luxembourg.

H.G

Voyage dans le Kent 13 – 17 juin 2022

Après une rapide traversée du Channel, l'Eurostar nous a déposés dans la belle gare de Saint-Pancras au cœur de Londres.

Un bus ayant pris le relais, nous avons parcouru quelques quartiers de la capitale britannique, longeant des bâtiments historiques que nous commentait notre guide. Londres belle et propre, sous le soleil.

Et puis ce fut la découverte des somptueux jardins de Kew, célèbres dans le monde entier. Accueillis par des arbres remarquables, marronniers, hêtres pourpres, cèdres du Liban, les appareils photos crépitaient. Visite des trois grandes serres, aussi intéressantes par leur architecture que par leur contenu, promenade dans la roseraie aux mille parfums, contemplation de la grande pagode, « fabrique » du XVIII^e siècle, haute de 50 m et ornée de fiers dragons.

La matinée du 14 juin fut consacrée au site remarquable de Knole, ancien palais des archevêques britanniques datant du XV^e siècle, confisqué par Henri VIII au XVI^e puis offert par lui à la famille Dorset. Il est actuellement géré par le National Trust, c'est-à-dire par l'Etat. Situé sur une hauteur, entouré d'un parc magnifique de 400 hectares où l'on croise des familles entières de ravissants petits daims, ce Palais est exceptionnel par son histoire, son architecture, ses dimensions et tous les trésors qu'il contient. On peut en effet admirer dans les



trois grandes galeries des rangées de portraits historiques, du mobilier ancien de la période Stuart, parcourir les appartements royaux et quelques-unes des 365 pièces que comporte la demeure, toutes riches de trésors historiques.

Un très bon déjeuner dans un pub. Mais oui, il y a de bonnes tables en Angleterre ! Puis la découverte de la jolie résidence d'Ightham mote, manoir du XIV^e siècle entouré de douves, parfaitement entretenu et reflet fidèle de ce que pouvait être la vie de l'aristocratie à l'époque médiévale. Un charmant jardin plein de roses sert d'écrin à cette belle propriété.



Mais la journée n'était pas terminée ! C'est ensuite le Château d'Hever qui nous accueille, construit au XIII^e siècle et propriété de la famille Boleyn de 1462 à 1539. Anne Boleyn, la seconde épouse d'Henri VIII, y passa son enfance. La demeure et son immense parc ont été restaurés grâce à la fortune de l'Américain William Waldorf Astor qui en fit

l'acquisition en 1903. Quel plaisir de déambuler dans cet immense parc composé de « jardins », italien, japonais, jardin de roses, etc, parmi les arbres superbes, les points de vue, les pièces d'eau. Un enchantement.

Mercredi 15 juin. Il fait toujours beau, pas une goutte de pluie. Nous découvrons tout d'abord Sissinghurst, résidence historique sauvée de la ruine par un couple d'artistes qui en firent l'acquisition en 1930 : la romancière Vita Sackville-West et son époux Sir Harold Nicholson s'y installèrent en 1932 et créèrent le jardin tel qu'il est encore visible actuellement, un terrain d'environ 7 hectares divisé en espaces fermés, chacun installé selon un thème particulier, le plus spectaculaire étant le jardin blanc. Le National Trust a pris la gestion de ce domaine en 1967. Cet endroit magnifique est paraît-il l'un des plus visités d'Angleterre.



L'après-midi fut consacrée à la découverte de deux autres très beaux jardins, Pashley Manor, gentilhommière du XV^e siècle entourée là encore d'un magnifique ensemble de jardins offrant de sublimes perspectives et ponctués de charmantes sculptures de bronze.

En fin d'après-midi, c'est la propriété de Rudyard Kipling (le célèbre auteur du *Livre de la jungle*), la maison Bateman's, que nous visitons. Cette jolie maison de maître est restée telle que lorsque l'écrivain y vivait. Et en parcourant son bureau, sa bibliothèque, on pourrait s'attendre à le croiser au détour d'un couloir. Même sa voiture, une somptueuse Rolls bleu marine et noire, trône encore dans le garage.



.../... Kent suite

Jeudi 16 juin. Le soleil, toujours. Aujourd'hui nous allons voir la mer, la célèbre ville de Brighton, sa grande plage et son « Pier », grande jetée artificielle où l'on peut déambuler parmi des attractions, des manèges, des boutiques de souvenirs ou de gourmandises. Mais tout d'abord nous visitons un lieu improbable : le Royal pavillon, ancienne résidence



royale construite au début du XIX^e siècle pour le Prince Georges, futur Georges IV. C'est une sorte de caprice royal surdimensionné, ressemblant à l'extérieur à un palais indien, tandis qu'à l'intérieur se mélangent des influences chinoises, indiennes, islamiques et mogols. Des pièces immenses, somptueusement décorées. Le lieu servait à organiser des banquets, des

réceptions, on y jouait de la musique. À l'étage quelques chambres pour des invités choisis et aussi celle de la Reine Victoria qui, paraît-il, ne s'y plaisait pas. En 1849 le Royal pavillon fut vendu par la Couronne à la ville de Brighton. Cet endroit si particulier mérite à coup sûr la visite.



Mais la journée n'était pas terminée ! Nous avons ensuite rejoint le Domaine de Wakehurst. Cet immense domaine appartenant au National Trust contient en son cœur un joli manoir du XVI^e siècle mais son intérêt principal réside dans son parc qui abrite des collections d'arbres rares et surtout la banque de semences internationale (Millenium seed bank) créée en 2000 pour collecter et préserver les graines de toute la flore du Royaume-Uni et d'au moins 25 % de la flore mondiale afin de les préserver de l'extinction. Des sortes de laboratoires où se pratiquent des recensements, des études et des recherches sur les graines sont visibles de tous au milieu du parc et l'on peut faire l'acquisition de graines et de plantes à la boutique avant de partir.

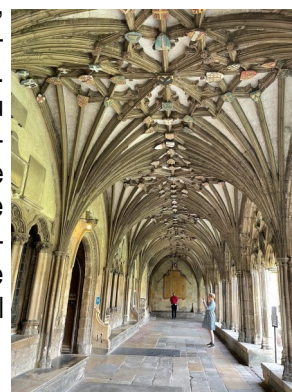
Vendredi 17 juin. Dernier breakfast à l'hôtel, on refait les valises. Direction Canterbury, vieille cité médiévale à l'at-



mosphère particulière entourant la célebrissime cathédrale. Classée au patrimoine mondial, c'est la cathédrale de l'Archevêque de Cantorbéry, chef religieux de l'Église anglicane. En son chœur repose la dépouille de Thomas Beckett, le plus célèbre d'entre eux, qui y fut assassiné en 1170 par des chevaliers normands. Acclamé comme martyr et canoni-

sé dès 1173 il fut à l'origine d'importants pèlerinages.

Comme toutes les cathédrales, celle de Canterbury a beaucoup évolué au fil du temps. Une église primitive datant du VI^e siècle, agrandie à la période romane puis transformée à la période gothique. Cette cathédrale, immense, magnifique et complexe ne peut être décrite en quelques lignes : il faut aller la voir !



Déjeuner dans un pub « historique » de la ville où l'on nous sert, comme c'est paraît-il la coutume, sur une planche de bois un pâté de viande entouré de crudités. C'est si beau que l'on ose à peine y toucher.

Nous empruntons une dernière fois les jolies petites routes du Kent pour rejoindre l'autoroute. Nous voici bientôt à Londres où notre chauffeur, en guise de cadeau d'adieu, nous fait passer sur le Tower Bridge avant de nous déposer à la gare de St Pancras.

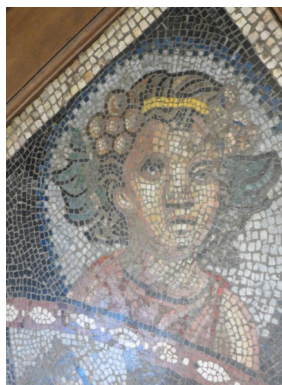
Marie-Claude Bulteau



Escapade à Sens, le 18 septembre 2022

La première escapade de la saison nous a menés à Sens, petite ville chargée d'histoire qui s'enorgueillit de plus d'une célébrité.

Emblème de la cité, Brennus marque de son empreinte le territoire des Sénons. D'un caractère audacieux, s'il n'avait eu maille à partir avec certaines oies, il aurait pu conquérir Rome. Revers de l'histoire, César, lui, réussit à soumettre les Sénons auxquels il dut tout de même opposer pas moins de six légions ! Devenue



capitale de la Quatrième Lyonnaise, Sens se couvrit alors de monuments gallo-romains. Hélas, aucun n'est plus visible car les pierres ont été réemployées au Moyen Âge pour édifier d'imposantes fortifications émaillées de 32 tours. En 1830, la destruction de la muraille libéra les vestiges antiques : pierres sculptées, frises, stèles ... que nous avons admirées dans le musée de la ville qui propose également

des mosaïques. Des œuvres plus modernes y sont aussi exposées parmi lesquelles *L'âge d'airain* de Rodin, une marine d'Eugène Boudin et plusieurs tableaux de Bruegel le Jeune dont *L'adoration des mages* ou *L'oiseau à la trappe*.



Une promenade au cœur de la cité permet de découvrir quelques modestes hôtels particuliers, plusieurs maisons à pans de bois dont la remarquable maison Mégissier qui date du XVI^e siècle. Richement ornée, son poteau cornier représente un arbre de Jessé sur lequel subsistent encore



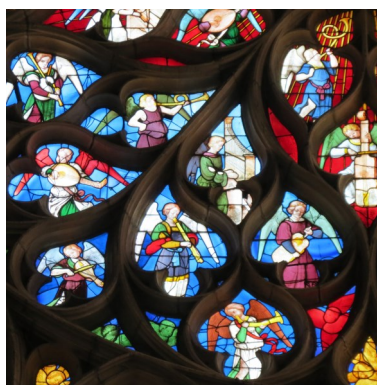
quelques traces de polychromie.

Chemin faisant, notre guide localise un nombre important de monastères de différents ordres. Mallarmé a étudié dans l'un d'eux tout comme le père de Flaubert. L'écrivain y a d'ailleurs situé plusieurs scènes de *l'Education sentimentale*.

Si la halle a belle allure et si l'on peut admirer quelques pans de toits en tuiles vernissées, c'est la cathédrale gothique qui attire les regards. Commencée en 1130, elle fut la première construite au royaume de France, qui en érigea 80 en un siècle. Elle comporte quelques archaïsmes mais c'est l'harmonie de l'ensemble que l'on retient. De grands personnages hantent ses voûtes : par testament, Charlemagne lui légua une partie de son trésor ; Louis IX tint à s'y marier ; Thomas Becket, venu consulter le pape en résidence à Sens, y passa plusieurs années ; Louis XV exprima la volonté expresse d'y être enterré. Manque Abélard qui, condamné par Saint Bernard, eut la sagesse de ne pas se présenter devant ses juges.



Le visiteur s'attarde devant une grande rosace de lumière où rayonnent tous les instruments de musique de l'époque, les vitraux du *Fils prodigue* ou du *Bon Samaritain*, ou encore,



sculptés dans la pierre, les entrelacs végétaux correspondant aux quatre saisons. Le trésor, quant à lui, regroupe une importante collection de riches textiles, souvent venus d'orient, des vêtements liturgiques, nombre de reliquaires ouvragés, un petit fragment de la couronne d'épines de Notre-Dame ...

Aux portes de la ville, nous aurions aimé nous attarder dans les serres du moulin de Tan où foisonnent cactées, plantes tropicales et épiphytes, ou dans son parc aux perspectives accueillantes par ce beau soleil, si les teintes adoucies de la fin d'après-midi ne nous avaient pas contraints à prendre le chemin du retour.



H. G